

Bestialisation et déshumanisation des ennemis

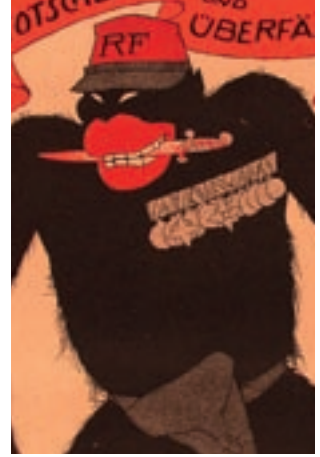
L a E s m é r a l d a

« À nos yeux, les Afghans n'étaient pas des hommes,
et nous n'en étions pas non plus pour eux.
Nous ne pouvions pas nous permettre de voir
des êtres humains en face de nous.
Sinon nous n'aurions pas pu les tuer. »

Un soldat artilleur-pointeur,
in Svetlana Alexievitch, *Les Cercueils de zinc*, 2002

L'ennemi qu'il faut abattre sans faiblir doit faire figure d'Alien, monstre d'inhumanité ou redoutable parasite. Les va-t-en-guerre ont besoin de déployer une rhétorique inquiétante pour cautionner leurs entreprises guerrières en les déclinant comme *justes*. Toute intervention qui charrie son lot de morts et d'atrocités doit être, en effet, menée contre d'incurables «*extrémistes, des coupeurs de têtes*» (Donald Rumsfeld, le 2 décembre 2004), ou encore, selon la grille idéologique utilisée, des *mécréants* stipendiés. De tous ces *malfaisants*, il devient urgent de se débarasser, ou, à défaut, de réduire les potentialités assassines, voire de contenir les visées impérialistes.

L'engagement armé devient dès lors une croisade pour «*l'extension de la liberté au monde entier*» (dixit W. Bush lors de son second discours d'investiture) ou une Guerre sainte (*Jihad*), conduite contre des hérétiques : *the Evil One* ou le *Grand Satan*, afin de sauvegarder l'intégrité physique des membres d'une communauté, de défendre une culture ou «*nos valeurs*». Les guerres *saintes*¹ sont désormais engagées contre de nouveaux Hitler², criminels éhontés ou *voyous* patentés³, contre des intégristes forcenés ou des «*chiens d'infidèles*». Lors de la guerre du Golfe, des revues américaines ont ainsi retouché des photos de Saddam⁴ avant de les publier, raccourcissant nettement sa moustache afin qu'elle évoque celle du Führer. Durant la seconde intervention en Irak, une petite poupée anti-stress représentant un Saddam vampirique fit fureur aux États-Unis, jusqu'à devenir rapidement introuvable dans les



Simplicissimus (détail)

1 – Daniel Bensaïd, « Dieu, que ces guerres sont saintes ! », *Contre Temps*, n° 3 (« Logiques de guerre »), Paris, Textuel, février 2002, p. 53-62.

2 – Suite à l'invasion du Koweït par les troupes de Saddam Hussein, Georges Bush père avait déclaré : « Nous avons affaire à un nouvel Hitler ». Comparaison alors reprise par une bonne partie de la presse française, ainsi que celle avec Satan...

3 – Sur la notion de *Rogue States*, voir « Les fluctuations du statut d' "État voyou" ». Le cas de l'Irak – après ceux de Cuba et du Nicaragua » [1998], in Noam Chomsky, *De la guerre comme politique étrangère des États-Unis*, Agone, 2002, p. 61-90.

4 – Rappelons que son patronyme, très rarement utilisé, est Al-Tikriti. Or, le dictateur déchu est plus connu sous son double prénom de Saddam Hussein, et plus « familièrement » sous l'appellation à fort capital symbolique de Saddam.



Affiche italienne, *Voici l'ennemi*, Imperial War Museum, Ekta. Tweedy

5 – C'est-à-dire cette « aptitude à se mettre à la place d'un autre » qui me permet de me représenter son monde, sa vision du monde et donc de freiner ma violence. Voir Boris Cyrulnik, « Ethologie de la violence », in Thomas Ferenczi (sous la direction de), *Faut-il s'accrocher de la violence ?*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2000, p. 121-134.

6 – Cité par Federico Fasano Mertens (directeur du quotidien uruguayen *La República*), « De Hitler à Bush ». Traduction disponible sur www.reseauvoltaire.net. Ce texte constitue la postface du livre de James Hatfield, *Le Cartel Bush ou l'itinéraire d'un fils privilégié. Comment fabrique-t-on un président des États-Unis ?*, Genève, Éditions Timéli, 2003.

7 – Défini par Georges W. Bush dans son discours du 29 janvier 2002. L'expression a été ciselée par David Frum (rédacteur des discours présidentiels) « à partir des expressions "Axe Rome-Berlin" (le camp du fascisme pendant la Seconde Guerre mondiale) et "Empire du Mal" (l'URSS communiste selon Ronald Reagan) ». Thierry Meyssan, *Réseau Voltaire*, 5 janvier 2004.

grandes surfaces. Le dictateur y est croqué en tenue de combat, un long coutelas ensanglanté glissé dans sa ceinture. Ses traits sont durcis : sourcils épais et froncés, large moustache arc-boutée surlignant une gueule vociférante. Comment ne pas avoir envie de tordre le cou à cet objet en mousse, de le broyer pour passer ses nerfs ? En affligeant l'ennemi d'une sale gueule, la caricature institue un irrémédiable délit de faciès. Toute empathie⁵ avec un adversaire aussi déplaisant est impossible et impensable.

Ceux qui déclarent l'état de guerre invoquent un état de légitime défense ou de légitime attaque, que ce soit pour libérer un peuple d'un régime devenu subitement insupportable, voler au secours d'un « petit » pays ami, ou se prémunir d'attaques terroristes, en partant éradiquer au loin les « infrastructures de la terreur ». Ainsi, à en croire les porte-parole de la Maison-Blanche, l'équipe Bush serait entrée en guerre pour d'une part libérer le peuple Irakien d'un tyran (« légitimation éthique » de l'engagement), d'autre part, combattre l'emprise et l'extension de l'Islamisme appréhendé comme troisième totalitarisme, à la manière d'un Roosevelt débarrassant l'Europe du nazisme... Tous oublièrent le constat formulé par Eisenhower en 1953 : « *La guerre préventive est une invention d'Adolf Hitler. Franchement, je ne prendrais au sérieux aucune personne qui proposerait une chose pareille.* »⁶

Face à l'axe du Mal⁷ se dressent dorénavant les forces pour le Bien (l'expression a été employée par le ministre britannique de la Défense, Geoff Hoon, lors de la présentation de son projet de restructuration des armées, en décembre 2003)... Les méchants, ce sont toujours nécessairement les Autres. Au besoin, on anticipe leur nocivité en leur prêtant des intentions crapuleuses, les présentant comme de futurs agresseurs particulièrement retors. Car, pour que des hommes ordinaires montent à l'assaut, pour que des peuples octroient un blanc-seing à leurs forces armées, l'ennemi doit faire figure de pur *salaud*. L'adversaire doit être l'objet d'une répulsion, d'une exécution, conduisant au bellicisme. Pour cela il va être accusé du pire. La propagande va s'appliquer à en construire une image exécration, lui faisant endosser les crimes les plus odieux, des actes *inqualifiables*. Ces violences apparaîtront d'autant plus ignobles, qu'elles seront perpétrées contre d'innocents enfants. Elles seront au besoin « inventées », ou grossies, pour révolter les consciences et justifier l'extrême sévérité de la réaction.

Ainsi, en 1990, une koweïtienne de 15 ans décrivit à la télévision américaine comment elle avait vu des soldats irakiens assassiner des nouveaux-nés dans l'hôpital de Koweït City où elle travaillait comme volontaire : « *Ils les ont retirés, ont pris les couveuses et*

lâissé mourir les nourrissons sur le sol glacé». La jeune infirmière, simplement identifiée par son prénom, Nayirah (afin, soi-disant, d'éviter des représailles contre sa famille), se révélera plus tard être la fille de l'ambassadeur du Koweït à Washington. Quant aux diverses enquêtes réalisées au lendemain de la guerre, elles concluront à une mystification⁸. Ce mensonge d'État avait été monté de toutes pièces par une agence de publicité chargée de *vendre* la première guerre du Golfe au peuple américain. Une vaste campagne avait été effectivement orchestrée par «*la plus grosse multinationale des relations publiques*» (Hill and Knowlton) pour «*gagner le soutien du public*» et le persuader de la nécessité d'intervenir. Cette société aida notamment «*à la publication et à la distribution de plus de 200 000 exemplaires auprès de journalistes les plus influents, et au sein des troupes américaines d'un livre de 154 pages, The Rape of Koweït, rapidement rédigé et traitant des horreurs commises par le régime de Saddam Hussein.*» L'histoire des *bébés-morts* fut même, un temps, reprise par Amnesty International, dans un rapport qui estimait à plus de 300 le nombre des bébés prématurés ainsi décédés (après investigations, l'organisation reviendra sur ces conclusions). Pour différents analystes, parmi toutes les accusations portées contre le dictateur irakien, aucune n'eut autant d'impact sur l'opinion publique américaine!⁹

De telles abominations suscitent l'indignation et le dégoût. Le portrait à charge décuple le ressentiment et la haine à l'encontre de l'ennemi diabolisé. Il colporte une vision qui condense «*toutes les pulsions agressives, violentes, destructrices, tous les affects de haine que [l'homme] a au fond de lui*»¹⁰. L'adversaire est chosifié en une entité malfaisante, subsumée dans un vocable qui au fil du conflit agira comme un stimuli déclenchant l'acrimonie à son encontre et commandant un «*réflexe éliminationniste*». La mise à mort du *fel*, du *fellouze*, du *boche*, du *nyaq* (ce *jaune*, ou encore ce *bridé*), du *bolchevik* (ce *rouge*), du *barbu*, de l'*intégriste*, etc., et les douleurs qui l'accompagnent, pourront procurer une vive satisfaction : «*C'est un plaisir que de voir les ennemis tomber, s'affaisser sur le sol en esquissant les gestes de la souffrance, du râle ou de la mort. Vraiment cela réchauffe le cœur.*»¹¹

Le récit des atrocités, réelles ou imaginées, force à suivre ceux qui optent pour une réponse musclée. Comment, en effet, ne pas réagir avec toute la violence requise pour stopper la malfaisance de ces monstres d'inhumanité ? «*Assimilé aux souffrances subies, l'adversaire se mue en ennemi et acquiert une identité sub-humaine et idéologisée qui rend son élimination nécessaire, même au prix de la sienne propre.*»¹²

8 – Maurice Cury, «*Guerre*», in Patricia Latour, Maurice Cury et Yves Vargas, *Irak. Guerre, embargo, mensonges et vidéo*, Pantin, Le Temps des Cerises, 1999, p. 88.

9 – Voir «*Des nourrissons arrachés à leurs couveuses*», in Sheldon Rampton et John Stauber, *Une Arme de persuasion massive. De la propagande dans la guerre de Bush en Irak*, Le Pré aux Clercs, 2004, p. 84-90.

10 – Christian Lachal, «*Roussettes et requins. Amis et ennemis*», *L'Autre. Cliniques, Cultures et Sociétés*, Vol. 3, n° 1 («*L'ennemi*»), Grenoble, Éditions La Pensée Sauvage, 2002, p. 19.

11 – *Carnet de route d'un officier d'alpins. Août-septembre 1914*, Paris, Berger-Levrault, 1915, p. 71-73. Cité par Evelyne Desbois, «*Vivement la guerre qu'on se tue ! Sur la ligne de feu en 14-18*», *Terrain. Carnets du Patrimoine Ethnologique*, n° 19 («*Le Feu*»), octobre 1992, p. 74.

12 – Séverine Labat, «*Islamisme et violence : le cas de la Palestine (3)*», *Cultures et Conflits*, n° 29-30 («*Un nouveau paradigme de la violence*»), disponible sur le site de cette revue : <http://conflits.revues.org>



Affiche, Musée de la guerre, Vincennes, Document Mathilde Rieussec

Bestialisation et démonisation

«Nous appelons chaque musulman qui croit en Dieu [...] à attaquer les troupes sataniques américaines et ses démons alliés.»

Oussama Ben Laden, février 1978

La «bestialisation» permet de rendre l'ennemi infiniment haïssable. Cet *affreux babouin*, ce carnassier, ce *buveur de sang*, ou encore, version multitude, ces *sauterelles*, doivent être piégés et abattus sans pitié, pour que cesse leurs ravages.

Dans *L'Outrage des barbares*, Pierre Loti assimilait les soldats allemands à des *gorilles*, lâchés par «leur maître» sur «nos belles provinces» pour les dévaster. Le chapitre a pour titre : «Un lâché de gorilles» ! Après le passage de cette horde pré-humaine, «tout est saccagé, émietté, pulvérisé ; les gorilles ont trouvé le temps de n'épargner rien !... ». Dans sa dédicace qu'il adressait «aux enfants de nos écoles», l'auteur insistait sur la nécessité de toujours se garder des «gens d'Allemagne [...] comme des loups et des vampires»¹³. À peu près à la même époque, outre-Rhin, une campagne de presse dénonçait l'incorporation dans les rangs de l'armée française d'indigènes (les troupes coloniales constituant la *Force noire*), stigmatisant les pratiques bestiales de ces *hommes-singes*, de ces *animaux humains*, de ces *bêtes en uniforme*. Une brutalité et une inhumanité qui ne manquait pas de se traduire par un cortège de monstruosité (démembrement des cadavres, têtes, doigts, oreilles portées en sautoir, exhibés comme autant de trophées, pratiques cannibaliques), et une rage au combat qui en faisait de sanguinaires adversaires. Il faut dire que la propagande militaire française avait souvent mis en avant cette image effrayante, espérant ainsi déstabiliser ses adversaires et amollir leur hardiesse. Les valeureux *Turcos* étant ainsi présentés comme de rudes gaillards, ne craignant pas de s'exposer à la mitraille avant de se jeter dans de farouches corps à corps, armés de leurs redoutables coupe-coupe. Il fallait épouvanter les troupes adverses, faire vaciller les courages en frappant les imaginations et prendre l'*ascendant psychologique*.

Les *Sénégalais* furent aussi et surtout accusés de commettre des viols particulièrement bestiaux. Les troupes coloniales enrôlées dans les rangs de l'armée française en 14-18 suscitèrent une peur intense chez les populations civiles ennemies qui voyaient dans les *nègres sénégalais* de sauvages violeurs. La peur d'être «*victimes des passions brutales de ces noirs*» était constamment présente dans les imaginaires¹⁴.

Les Africains faits prisonniers paieront chèrement cette image «racialisante». La défaite française de mai-juin 1940 sera suivie de massacres de *Noirs* particulièrement atroces. Julien Fargettas qui a étudié ces exactions ciblées, explique comment dans nombre de

13 – Pierre Loti, *L'Outrage des Barbares*, 1917, respectivement p. 3 et 2.

14 – Voir Stéphane Audoin-Rouzeau, *L'Enfant de l'ennemi (1914-1918). Viol, avortement, infanticide pendant la Grande Guerre*, Paris, Aubier, 1995, p. 35.

cas les *hommes de couleur* furent séparés et écartés des prisonniers blancs pour être massacrés avec acharnement ¹⁵.

Les *Noirs* ont toujours fait figure de *diabes*, de *démons* singulièrement robustes, dont il était particulièrement difficile d'arrêter les assauts. Ainsi, tout à la fin du XIX^{ème} siècle, la balle *dum-dum* (produite à l'arsenal de Dumdum, près de Calcutta) apparût comme la solution permettant de venir à bout des coriaces *sauvages* qui, lors des conquêtes coloniales, «*continuaient leurs charges même après avoir été touchés quatre ou cinq fois*» par des balles traditionnelles ¹⁶. Avec son ogive cisaillée en croix, cette nouvelle balle explosive (qui projette, par expansion, le plomb dans le corps) pulvérisaient les chairs. Les blessures qu'elles provoquaient étaient si graves que son usage fut prohibé par la convention internationale de La Haye, en 1899. Toutefois, son utilisation resta réservée à la chasse aux grands fauves et... aux guerres coloniales.

15 – Julien Fargettas, «Les massacres de mai-juin 1940», *Actes du colloque. La Campagne de 1940*, Paris, Tallandier, 2001, p. 450-461.



Simplicissimus, 5 février 1923, Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine et Musée d'Histoire Contemporaine
 – « À la conscience du monde »
 – « 78 cas de meurtres et assassinats »
 – « 65 mauvais traitements et agressions »
 – « 170 attentats à la pudeur »
 – « Le monde entier s'est indigné à propos du conte des mains d'enfants coupées. Mais on reste sourd face à la vérité. »



Affiche allemande, 1941,
*Jamais ! Le combat de
l'Allemagne et votre travail
sauveront l'Europe
du bolchevisme,*
Staatsbibliothek Berlin

16 – Sven Lindqvist, *Exterminez toutes ces brutes. L'Odyssée d'un homme au cœur de la nuit et les origines du génocide européen*, Paris, Le Serpent à plumes, 1998, p. 79.

17 – « Pour tuer sans vacillation autant d'êtres humains, il fallait détester sans indécision, expliquera un génocidaire Rwandais. La haine était le seul sentiment autorisé au sujet des Tutsis. » Témoignage recueilli par Jean Hatzfeld, *Une Saison de machette*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 268.

18 – Moracchini Michel, *Les Troupes spéciales d'Hitler (les Einsatzgruppen)*, Paris, Grancher, 2001, p. 21-22.

19 – Jean Hatzfeld, *op. cit.*, p. 276.

La satanisation de l'ennemi, tout particulièrement, aide au passage à l'acte meurtrier. Elle permet la mise en œuvre d'une contre-violence d'où est évacuée toute sensiblerie. Si une telle malignité habite cet être et son engeance, la main qui assène le coup fatal ne saurait vaciller¹⁷. Elle est porteuse d'une mission salutaire, procède à un exorcisme bénéfique au corps social sain. Le sous-lieutenant d'un *Einsatzgruppen* se rappelle comment un chef de la Jeunesse hitlérienne (Baldur von Schirach) avait conclu un de ses discours *enflammés* : « *Avant de quitter la tribune, [il] nous posa la question : "Kinder, wissen Sie wer der teufel ist?" (Enfants savez-vous qui est le diable ?). Et un long cri, soigneusement préparé à l'avance, répondit trois fois scandé : "Der Jude, der Jude, des Jude". (Le Juif, le Juif, le Juif). Ce souvenir m'a beaucoup marqué, ajouta-t-il, et par deux fois, au moment d'appuyer sur la gâchette, j'ai surmonté ma répugnance en me faisant croire que je terrassais le diable.* »¹⁸

Voir en celui que l'on abat autre chose qu'un être sensible, quant bien même cette abstraction serait totalement aberrante et saugrenue, permet de se donner bonne conscience. « *À la radio, on entendait que les inkotanyi avaient des queues ou des oreilles pointues ; même si personne ne pouvait le croire, ça nous faisait du bien de l'entendre.* »¹⁹

Afin de canaliser les sentiments haineux, et d'aider au geste exterminateur, la figure de l'ennemi nécessite en effet son positionnement en marge, si ce n'est en dehors de l'Humanité.

Déshumanisations

Concrètement, la déshumanisation peut passer par le fait de défigurer un ennemi, à coups de crosses et/ou de matraquage idéologique. Car comment tuer quotidiennement, à bout portant et par dizaines des hommes, des femmes, des enfants paniqués, des vieillards angoissés, sinon en détruisant préalablement les repères corporels qui les humanisent. Mettre à nu, *tout nu*, ceux qui vont être liquidés de manière expéditive au bord d'une fosse commune, ou gazés, est une pratique qui réduit l'autre à un animal apeuré, perdu au sein d'une masse indifférenciée, d'un troupeau. Tuméfier le visage de celui qui est interrogé, mettre sa face en bouillie et son corps en loque, permet de liquider sans autre formalité ou de jeter aux oubliettes celui qui n'a plus forme humaine. Placer une cagoule sur le visage d'un prisonnier, une procédure systématiquement utilisée par les soldats américains à l'égard des Irakiens arrêtés, ouvre

la porte à tous les outrages, tortures et jeux sadiques sur ces corps sans visage. Cette «*forme de décapitation*»²⁰ est pour l'historienne Claire Mauss-Copeaux «*le signe que le bourreau a voulu retirer à ses prisonniers leur caractère d'hommes*»²¹.

Dans les camps d'extermination, les prisonniers étaient eux défigurés par la tonte, la sous-alimentation extrême, l'épuisement, la maladie et les coups. Ils offraient rapidement à leurs gardiens un corps et un comportement qui «*ratifiaient l'idée que les Allemands avaient d'eux*». Ils étaient bien des *sous-hommes*²². Au terme de ce délabrement radical des corps, il devenait souvent impossible de distinguer l'appartenance sexuelle. Ne subsistait qu'une «*masse indifférenciée*», un ramassis de «*squelettes ambulants*». Jean-Michel Chaumont cite les témoignages de rescapés qui à leur arrivée dans les camps furent stupéfaits par l'état de déchéance physique des premiers *rayés* qu'ils virent. L'un d'eux, face à des êtres attelés à de lourdes charges, s'attendait à ce qu'ils mugissent ou piaillent. Aussi, nombreux sont ceux qui, dans les premiers temps de leur captivité, prirent «*la ferme résolution de ne jamais se laisser réduire à l'état bestial où ils se désolaient de voir leurs prédécesseurs*». Ils refusaient de crever comme des bêtes. «*C'est justement parce que le Lager est une monstrueuse machine à fabriquer des bêtes, que nous ne devons pas devenir des bêtes*», écrira Primo Levi. Pour survivre, il importait de ne pas consentir à l'avi-lissement voulu par les bourreaux. La déchéance n'était pourtant qu'une question de temps. La dégradation physique et la dépravation morale signaient «*la défaite de l'humain*», d'où cette honte du *corps avili* qui habitera longtemps les survivants²³.

Au Rwanda, les Tutsis, à force d'être traqués, de se dissimuler (parfois en s'enfouissant dans des latrines) et de vivre (effectivement) comme des *cancrelats*, finirent par correspondre aux animaux que la propagande fasciste incitait à tailler en pièce. Cette transformation facilitait d'ailleurs la tâche des tueurs, elle les soulageait même. Selon le témoignage de l'un d'eux, les fuyards n'étaient plus seulement traités de *cancrelats*, comme «*avant les tueries*», mais plutôt de «*serpents, de vauriens, ou de chiens*». Des qualificatifs jugés *mieux adaptés* à leur nouvelle condition, à *leur attitude* et à leurs rampements. Si pour certains ce n'était-là que *moqueries distrayantes*, pour d'autres ces insultes étaient *revigorantes*. Ils étaient ainsi moins gênés pour «*cogner sur des rampants en haillons que sur des personnes correctement debout. Parce qu'ils se montraient moins semblables dans cette position.*»²⁴

Les affres traversées, les épreuves extrêmes endurées, transformant radicalement l'apparence des «ennemis». Obligés de détalier devant les tueurs, de se terrer pour échapper aux battues, ils finissent par adopter le comportement d'un gibier. Patrouilles et autres «*commandos de chasse*» les tirent alors comme des lapins, les *enfument* comme des renards, ou les prennent comme des rats.

20 – Les cagoules «*sont déjà une forme de décapitation*», observe Jean Baudrillard, «*Pornographie de la guerre*», *Libération*, 14 mai 2004, p. 43.

21 – Cité par Florence Beaugé, «*L'Irak, au miroir des exactions commises pendant la guerre d'Algérie*», *Le Monde*, 9 mai 2004.

22 – Daniel Jonah Goldhagen, *Les Bourreaux volontaires de Hitler. Les Allemands ordinaires et l'holocauste*, [1996], Seuil, «*Points*», n° P467, 1998, p. 249.

23 – Cf. Jean-Michel Chaumont, «*La honte des corps avilis*», in *La Concurrence des victimes. Génocide, identité, reconnaissance*, Paris, La Découverte, 1997, p. 248-254 (la citation de Primo Levi est extraite de *Si c'est un homme*).

24 – Jean Hatzfeld, *op. cit.*, p. 160.



Dessin de Riss,
Charlie Hebdo, 20 janvier 1999

25 – Browning Christopher R., *Des Hommes ordinaires. Le 101^{ème} bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*, [1992], Paris, Les Belles Lettres, « 10/18 », n° 2775, 1998, chapitre 14 : « La "chasse aux Juifs" », p. 163-177.

26 – Extrait d'un carnet de sergent-mitrailleur (1916), Evelyne Desbois, *op. cit.*, p. 77.

27 – En entraînant la mort par asphyxie, l'*enfumade*, conjuguée à l'*emmurement*, peut être considérée comme une « *chambre à gaz de fortune* ». De telles pratiques ont encore été signalées durant la guerre d'Algérie. Voir Sadek Sellam, « Algérie : des colons aux colonels. Camps, extermination, éradication », in Catherine Coquio (textes réunis par), *Parler des camps, penser les génocides*, Albin Michel, 1999, p. 324.

28 – De l'injure raciste *raton* désignant les Arabes. Voir de Paulette Péju, *Ratonades à Paris*, François Maspero, « Cahiers libres », n° 29, 1961 (republié Paris, La Découverte, 2000).

Les membres du 101^{ème} bataillon de réserve de la police allemande (opérant en Pologne) disaient partir à la « *chasse au Juifs* » (*Judenjagd*), lorsqu'ils reçurent pour mission d'abattre sur-le-champ tous ceux qui s'aventuraient hors des ghettos, « *errant librement dans le plat pays* » à la recherche de quelque nourriture²⁵. Quand l'ennemi débusqué ou repoussé se débande en terrain découvert, le plaisir ressenti peut être celui d'un chasseur qui ajuste et déquille ses cibles non sans virtuosité. En 1916, un sergent-mitrailleur décrivait le « plaisir » qu'il avait à dégommer des boches en fuite : « *Nous tirons à présent dans le dos des fuyards, nous ne voyons plus que des derrières, des culs vert-de-gris, galopant à quatre pattes. [...] Nous les tirons au vol et les culbutons comme des lapins.* »²⁶

Durant la conquête de l'Algérie, les militaires français ont, à la manière de braconniers cherchant à faire sortir renard de son terrier, *enfumé* les populations algériennes qui s'étaient réfugiées dans des grottes (lorsqu'ils ne les y ont pas aussi emmurées pour liquider à coup sûr toute la « meute »)²⁷.

Saddam Hussein fut lui extrait de son trou comme un nuisible. « *We got the rat* » titra un journal américain, tandis que pour immortaliser l'événement, des montres, dans le cadran desquelles figurait un Saddam croqué sous la forme d'un gros rat, étaient commercialisées avec pour légende : « *Captured like a rat* » !

Dératisations et désinsectisations

Être comparé à des rats, ou à toute autre bestiole rebutante, c'est effectivement courir le risque de la dératisation ou de la *ratonnade*²⁸, du grand massacre hygiénique ou de l'hécatombe purificatrice. Avant que ne soit déclenchée l'opération *Phantom Fury* dont l'objectif était de réduire à néant toute résistance dans la *ville rebelle* de Falloujah (Irak), la cité fut considérée par le général Richard Myers, chef d'état-major des armées américaines, comme un « *nid à rats qui prolifèrent* ». La ville fut prise d'assaut après avoir été soumise à un bombardement particulièrement intensif, les rats rencontrés abattus, leurs repères détruits à l'explosif.

Pour éradiquer une *vermine* enfouie dans des galeries souterraines et une dense végétation, les militaires américains ont traité les *Viêts* au napalm et leurs cultures aux défoliants. Le Viêt Nam a été ainsi noyé sous un déluge de bombes et 75 millions de litres de produits chimiques ont arrosé non seulement ce pays mais aussi, le

Cambodge et le Laos – près de la moitié était composé de l'*agent orange* (liquide à base de dioxine, substance la plus toxique au monde). Le déversement de cet herbicide (autorisé en 1961 par John F. Kennedy) avait pour but de «*priver les guérillas vietnamiennes de leurs sources de nourriture*», et de détruire la végétation où les combattants se dissimulaient (selon l'UNESCO, un cinquième des forêts sud-vietnamiennes a été chimiquement détruit). L'opération, réalisée par des avions *Fairchild* («*Bons enfants*»), fut baptisée *Ranch Hand*: «*Travail agricole*»²⁹.

Au Rwanda, ce furent en majorité des *voisins* qui s'armèrent de leurs outils pour procéder à la liquidation systématique de tous les «*parasites*» tutsis interceptés. Pendant des années les discours génocidaires avaient cristallisé les ressentiments et la haine sur cette *minorité*, utilisant notamment le terme *cancrelat* pour désigner tous les Rwandais d'origine tutsie. La métaphore dépréciative, moqueuse et fielleuse, condensait l'idéologie «*éliminationniste*» qui conduisit au génocide de 1994. Constamment utilisée, elle faisait partie du langage ordinaire, frappait les esprits, les préparant à accepter comme inéluctable et triviale «*la solution finale au problème Tutsi*». «*On les appelait "cancrelat", expliquera un tueur hutu, nom d'un insecte qui ronge les vêtements sans jamais le quitter; et qu'il faut bien écraser pour s'en débarrasser.*»³⁰

Réduire métaphoriquement l'autre à un insecte répugnant, à un *parasite* exécré pour sa dangerosité épidémique, permet de se laver la conscience, en réduisant un génocide à une énergique et vitale décontamination, à une banale *désinfection*, tout en se convainquant de participer à une entreprise hygiénique, à visée prophylactique. Himmler ne disait-il pas (à l'occasion d'un discours prononcé devant des officiers SS, en avril 1943), qu'«*il en va de l'antisémitisme comme de l'épouillage. Détruire les poux ne relève pas d'une question de conception du monde. C'est une question de propreté. De la même manière exactement, l'antisémitisme n'a pas été pour nous une question de conception du monde, mais une question de propreté qui sera bientôt réglée. Nous n'aurons bientôt plus de poux. Nous n'avons plus que vingt mille poux, et après toute l'Allemagne en sera débarrassée.*»³¹

29 – Coryell Schofield, «*Au Vietnam, le napalm tue encore*», *Le Monde Diplomatique*, n° 576, mars 2002.

30 – Jean Hatzfeld, *op. cit.*, p. 280.

31 – Heinrich Himmler, *Discours secrets*, [1974], édités par Bradley F. Smith et Agnès F. Peterson, Gallimard, «*Témoins*», 1978, p. 204.



Affiche originale de cinéma, Peinture, Ghana

Exterminations en batteries

«Mieux vaut faire le boucher que le veau.»

Un ancien milicien français

Dans *Le Zoo des philosophes*, Armelle Le Bras-Chopard rappelle à quel point les discours animalisant des pans entiers de l'humanité ont permis de justifier la domination et d'infliger à ceux qui étaient considérés comme des bêtes un traitement *approprié*, selon que ces «espèces» étaient jugées utiles et domesticables, ou déclarées «*irréremédiablement dangereuses*». Les premières, victimes d'un «*racisme d'oppression ou d'exploitation*», furent esclavagisées et/ou colonisées. Les secondes, subissant un «*racisme d'extermination ou d'élimination*», furent exclues et/ou liquidées³².

Le découpage zoologique du monde effectue des distinctions arbitraires³³. Il introduit une césure tragique entre les vivants (entre Blancs et non-Blancs, Aryens et non-aryens, humains et non-humains) pour, à terme, légitimer la persécution et l'organisation de la destruction de populations entières, «*à cent pour cent*» comme précisait un commandant SS. Une fois le pas franchi, le massacre devient une routine (qui n'émeut personne), à l'instar de celui perpétré quotidiennement sur des millions d'animaux spécialement «*élevés*» pour être mis à mort et démembrés. Si le vocabulaire et les métaphores animalières accompagnent souvent les discours qui façonnent les crimes de masse, c'est que l'élimination des animaux est très largement acceptée, que ce soit sous des prétextes alimentaires ou sanitaires. L'animal n'est pas considéré comme une personne, mais comme une chose. Il n'est qu'un organisme, un corps

32 – Armelle Le Bras-Chopard, *op. cit.*, p. 291 et 311. Sur ce point, voir également Pierre-André Taguieff, *La Force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*, Gallimard, «Tel», n° 162, 1994, p. 163-169 («Inégalité et différence : les deux logiques de racisation»).

33 – Voir le travail de l'anthropologue canadien Denis Blondin, *Les Deux espèces humaines. Autopsie du racisme ordinaire*, Paris, L'Harmattan, 1995.



Dessin de Luz, *Charlie Hebdo*, 27 octobre 1999

sans âme, donc sans droits, rejeté hors de toute catégorie morale. Comme tel, il est méprisé, exploité, chassé, abattu, et, lorsqu'il en va de l'intérêt des hommes, exterminé sans ciller. L'animal est toujours promis à l'abattage de masse.

Aussi convient-il de renverser la proposition d'Hermann Broder (le héros de *Certificat* d'Isaac Bashevis Singe) et dire que ce que l'homme fait à l'animal, les nazis l'ont fait aux juifs³⁴. Le raccourci peut choquer, mais, des poulaillers et des abattoirs aux camps de concentration et d'extermination – ces abattoirs pour humains déshumanisés –, il y a une identité de perspective et de gestion³⁵. Dans un stimulant travail, où il s'attache à dégager les racines européennes de la violence nazie, Enzo Traverso voit d'ailleurs dans la *rationalisation* des abattoirs et leurs *carnages pasteurisés* (l'expression est d'Alain Corbin) une des étapes importantes de «*l'extermination industrielle de millions d'êtres humains*».

Rien d'étonnant à ce que dans ces deux lieux (abattoirs³⁶ et camps de la mort) se retrouve «*le même caractère méthodique des dispositifs de tuerie et la même organisation géométrique de l'espace. Au Fond [...] les Lager nazis étaient des abattoirs où les hommes déclassés du genre humain étaient tués comme des animaux.*»³⁷ Dans *Rien à signaler*, Robert Franqueville, déporté au camp de Sachsenhausen, décrit d'ailleurs le transport des cadavres de la chambre à gaz au crématoire «*comme une véritable boucherie, un échafaud du marché de La Villette*». Dans les sous-sols, les hommes du *Vorarbeiter* (détenu désigné chef d'équipe, adjoint du kapo), «*gantés et bottés de caoutchouc*», arrachent bridges et dents en or, et prélèvent des organes (cœur, foie, etc.) pour les envoyer à des instituts en pathologie. Les corps, recousus à la hâte, sont alors «*tirés au moyen de crochets à viande*» sur un sol carrelé, régulièrement arrosé d'eau javellisée («*pour que ça glisse mieux*»), puis terminent dans des fours qui les engloutissent³⁸.

Quelle plus belle victoire que d'avoir réduit un ennemi honni à l'état d'un animal aux abois, affamé ou mortellement blessé, pire à un déchet, un «*excrément*», dont on débarrasse la société en le laissant pourrir dans un coin, ou que l'on évacue en le jetant au fond d'un trou. Un SS, debout sur une table, schlague à la main, avait «*souhaité la bienvenue*» aux nouveaux arrivants du camp de Neuengamme en ces termes : «*Ennemis du peuple allemand vous devez travailler dur. Ici vous êtes entrés par la porte, vous n'en sortirez que par la cheminée.*»³⁹

*

* *

Lorsqu'une autorité décrète qu'un groupe, une «*race*», un peuple, ne peut être considéré comme humain, elle autorise sa prise en chasse, sa «*consommation*» et son équarrissage. En Algérie, les prisonniers capturés en opération étaient ainsi dits *consommables*,

34 – La formule d'Hermann Broder est : «*Ce que les nazis ont fait aux juifs, l'homme le fait à l'animal.*»

Dans cette perspective, voir les thèses développées par Rosa Amalia Plumelle-Urbe, *La Férocité blanche. Des non-Blancs aux non-Aryens. Génocides occultés de 1492 à nos jours*, Paris, Albin Michel, 2001.

35 – Le film *Chicken Run* bâtit sa mise en scène et en grande partie son scénario sur un tel rapprochement, sans que cela ne choque. Voir des poulettes attendre d'être broyées et recyclées en tartes, dans un camp dont l'organisation est calquée sur les camps nazis, ne surprend nullement le spectateur, tant il est évident que les conditions d'exploitation et d'extermination de ces volatiles relèvent d'un même paradigme.

36 – «*L'abattoir*» était le nom donné par les détenus algériens au local situé dans la ferme Ameziane, où des milliers d'entre eux furent torturés et plus de mille assassinés, entre sa création, en février 1957, et février 1961. Pierre Vidal-Naquet, *La Torture dans la république*, [Les Éditions de Minuit, 1972], Paris, François Maspero, «*Petite collection Maspero*», n° 143, 1975, p. 91.

37 – Enzo Traverso, *La Violence nazie, une généalogie européenne*, Paris, La Fabrique-éditions, 2002, p. 44-45.

38 – Robert Franqueville, *Rien à signaler. Deux ans à Oranienburg*, Paris, Éditions Attinger, 1946, Cité par Alain Guérin, *Chronique de la Résistance*, Paris, Omnibus, 2000, p. 624-625.

39 – Lucien Hirth (matricule n° 37014), «*Mon chemin de croix*». Sur <http://crdp.ac-reims.fr/memoire/enseigner/>

40 – Benoist Rey, *Les Égorgeurs. Guerre d'Algérie. Chronique d'un appelé. 1959-1960*, Éditions du Monde Libertaire, 1999, p. 79.

c'est-à-dire, qu'après les avoir utilisés si besoin est comme porteurs (soit comme bêtes de somme), «*il faut les égorger ou les tuer d'une manière quelconque avant de rentrer au camp*»⁴⁰.

Si la déclaration de guerre ouvre bien la chasse à l'homme («*l'interdit est levé*», observe Evelyne Desbois), c'est une fiction corporelle qui puise dans le registre animal ou démoniaque qui aide à l'accomplissement du meurtre. L'adversaire, réel ou fictif, est considéré comme une «bête» à abattre, un monstre à empaier, un nuisible à écrabouiller.

La guerre achevée, et les différents protagonistes retournés dans leurs foyers, la haine va se reporter sur les enfants issus des viols et autres «fornications» avec *l'occupant*. Les rejetons de ces relations contre-nature, ou anti-patriotiques, vont être pour longtemps des *enfants maudits*⁴¹ (lorsqu'ils ne seront pas tués dès leur naissance). De cette «union» forcée avec les «*hordes ennemies*», ou de cette mixtion illicite avec des *diabes verts* (comme étaient appelés les soldats Allemands), ne peut naître qu'une aberration, un être dégradé et avarié : un *bâtard*, une *tête de Boche* dont il conviendra de se méfier. Cette descendance ne peut être que détraquée, ou porteuse d'une *hérédité nocive* propre à la *race* maudite. Rien de bon à en attendre de ce résidu qui risque bien, en grandissant, de se transformer en futur ennemi (de l'intérieur). Au Rwanda ces enfants nés du viol sont considérés comme des *hutu* et sont notamment appelés «*enfants de la haine*» ou encore «*enfants de démons*»...

41 – Voir Jean-Paul Picaper et Ludwig Norz, *Enfants maudits*, Paris, Éditions des Syrtes, 2004.



Carl Midans, 1944, France

En Norvège, les *tyskunge* («*enfants de Boches*») nés pendant la guerre ont été, en 1945, catalogués comme *dégénérés* par les plus hautes autorités médicales du pays. Le professeur Ødegaard, directeur d'un important hôpital psychiatrique, estimait que les femmes qui avaient été avec des Allemands ne pouvaient être que dérangées mentalement. Comme, par ailleurs, les soldats allemands qui avaient eu des relations avec ces *retardées* ne pouvaient que l'être, eux aussi, il en concluait que les enfants nés de telles liaisons l'étaient fatalement... Ainsi beaucoup d'entre eux furent totalement rejetés par leurs familles, placés en institutions ou en centres psychiatriques⁴². Ceux dont on se débarrassait ainsi ne pouvaient prétendre être des humains.

42 – Voir Olivier Truc, «Norvège : les bâtards du Reich», *Libération*, 26 juin 2000, p. 14.

La Esméralda

Autres éléments bibliographiques :

BURGAT FLORENCE, *Animal, mon prochain*, Paris, Odile Jacob, 1997.

CHAUMONT JEAN-MICHEL, «Le corps du concentrationnaire : la honte et le regard», in Jean-Christophe Goddard et Monique Labrune (sous la direction de), *Le Corps*, Paris, Vrin, 1992, p. 290-309.

DERRIDA JACQUES, «Y a-t-il des états voyous ? La raison du plus fort», *Le Monde Diplomatique*, n° 586, janvier 2003, p. 10 (extrait de son livre, *Voyous*, Paris, Galilée, 2003).

DESPRATX MICHEL et LANDO BARRY, «Quand les États-Unis et la France s'alliaient à la dictature. Notre ami Saddam», *Le Monde Diplomatique*, décembre 2004, p. 12-13.

ÉTIENNE BRUNO, «La fabrique des regards», in *La Pensée du Midi*, n° 9 («Regarder la guerre»), hiver 2002/2003, p. 90-100.

FARRACHI ARMAND, «Pitié pour la condition Animale», *Le Monde Diplomatique*, n° 569, août 2001, p. 21.

FERRARI ALAIN (documentaire de), *Milice, film noir*, France, 1977.

FONTENAY ELISABETH DE, *Le Silence des bêtes, la philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Paris, Fayard, 1998.

MARTIN-CHAUFFIER LOUIS, *L'Homme et la bête*, [Gallimard, 1947], réédition «Folio», n° 2791, 1995.

MABON ARMELLE et CUTTIER MARTINE, «La singulière captivité des prisonniers de guerre africains (1939-1945)», in Caucanas Sylvie, Cazals Rémy et Payen Pascal (sous la direction de), *Les Prisonniers de guerre dans l'histoire. Contacts entre peuples et cultures*, Toulouse, Privat, 2004, p. 137-154.

RÉSEAU VOLTAIRE, «L'armée britannique s'adapte aux besoins de Bush», 16 décembre 2003.

OFFENSTADT NICOLAS, «Guerres justes et usages du passé», *Cahiers de la Villa Gillet*, n° 16 («Penser la guerre aujourd'hui»), Lyon, La Fosse aux ours, avril 2002, p. 121-130.

STORA BENJAMIN, *Imaginaires de guerre. Algérie – Viêt-Nam, en France et aux États-Unis*, Paris, La Découverte, 1997.



Luc Cornillon, *Armées Rouges*, 1986